

Le « Tueur » invisible frappe aussi les campagnes

Le sida fait rage au Congo. La crise économique et sociale, le déplacement massif des citadins vers les zones rurales favorisent la progression rapide de l'épidémie.

Si les guerres civiles ont saigné le Congo, le Sida a pris le relais. C'est aujourd'hui la première cause de mortalité dans une ville comme Pointe-Noire, ville du pétrole, à 510 km au sud de Brazzaville. La prostitution, appelée « mourincia » (exploiter l'homme par une fausse tendresse), y a pris des proportions inquiétantes. Une récente enquête du Programme national de lutte contre le sida (PNLS) révèle que 2 000 personnes y sont infectées chaque

année. Et 14% des décès chez les adultes de 15 à 49 ans sont dus au Sida. Cette pandémie serait la première cause d'hospitalisation. À Brazzaville, le taux des personnes infectées en 1998 était de 14%. Des chiffres en constante progression. Ce triste phénomène tient d'abord aux conflits successifs qui ont provoqué un déplacement massif des citadins vers des localités où le VIH était presque inexistant. Les viols, devenus monnaie courante, contribuent aussi à sa propagation.

Les femmes fidèles sans protection

De nombreux témoignages font état de la multiplication des cas de contamination de très jeunes filles démunies qui, contre des avantages matériels divers, ont des relations sexuelles avec des hommes plus âgés, infectés par le Sida. « Pour de nombreuses femmes congolaises, le risque majeur de contamination vient du comportement sexuel du mari ou de leur partenaire habituel », constatent les spécialistes du PNLS. Et d'ajouter que : « Les femmes ayant une relation de type monoga-

me ne peuvent généralement pas se protéger de l'infection quand leur époux n'a pas un comportement sexuel similaire. »

La différence des taux de contamination entre les zones urbaines et rurales, où vivent les trois quarts des Congolais, s'amenuise en raison des déplacements des populations. La venue dans les campagnes de prostituées ayant d'abord séjourné en ville y contribue. Selon le docteur Matondo, membre de l'Association congolaise du bien-être familial (ACBEF), « *La progression de l'épidémie est associée à des taux élevés de maladies sexuellement transmissibles (MST) dans la population. Dans un petit village, par exemple, où il y a très peu de femmes, dès qu'une ou deux d'entre elles sont contaminées, la maladie se propage très vite.* »

En 1998, des données fort inquiétantes ont été recueillies dans des zones qui semblaient jusque-là épargnées. Dans des centres urbains comme Dolisie, troisième ville du Congo, au sud, le taux de personnes contaminées atteignait 14%, 11% à Sibiti, au sud-ouest, et 1% à Owando, au nord du pays.

Au Congo, la transmission hétérosexuelle constitue la voie prédominante de contamination. Quelques ONG mettent en œuvre des actions préventives avec plus ou moins de suc-

cès. En 1996, le Conseil culturel pour l'éducation et la santé, financé par la Coopération française, a déployé à Brazzaville des kiosques pour vendre des capotes et prodiguer des conseils aux clients. Vendues à 25 FCFA, elles étaient beaucoup moins chères qu'en pharmacie et dans les rues. Mais dans certains quartiers de la partie sud de la ville, à Bacongo et Makélékélé, cette initiative n'a pas rencontré le succès attendu auprès de la population jeune, qui utilise moins la capote .

L'Onusida, la Croix-Rouge internationale, le Croissant-Rouge affichent des messages sur les panneaux dans les centres urbains pour inciter au port du préservatif. Des associations comme Thomas Sankara et Mouvement pour la vie, mènent des campagnes dans les quartiers les paroisses, etc. Le but est de prévenir la jeunesse contre les rapports sexuels non protégés avec tous les risques qu'ils comportent en plus du sida : grossesse indésirable, MST...

Des traitements inaccessibles

S'il est difficile de mesurer les résultats de toutes ces campagnes, une chose paraît sûre,

l'épidémie progresse. Selon l'Onusida, sur une population congolaise de 3 millions d'habitants, plus de 100 000 sont atteints du sida dont 45 000 femmes et 5 000 enfants de 0 à 15 ans. Alors qu'en 1994, on avançait le chiffre de seulement 8 000 personnes vivant avec le sida. Les médicaments « antisida » (les rétroviraux) ne sont pas encore à la portée des sidéens congolais comme c'est le cas dans certains pays africains. Le traitement qu'on trouve dans les centres ambulatoires de Brazzaville et de Pointe-Noire coûte excessivement cher : 300 000 FCFA par mois (3 000 FF).

Sans espoir de traitement, beaucoup préfèrent ne pas savoir s'ils sont porteurs ou non du virus. De nombreux patients fuient les dispensaires de Brazzaville où le test de dépistage est systématique. Ils préfèrent se faire soigner dans les dispensaires de rues plutôt que dans les hôpitaux. D'autres refusent carrément d'aller prendre les résultats des examens médicaux de peur d'apprendre qu'ils sont séropositifs. ■

Jean Valère Ngoubagoyi
président de l'ONG,
Les amis du Pangolin, Congo